

# C'est tout moi

par Raphael Buyse

*"Est-ce que vous comprenez ce que je viens de faire ?"*

A la table de Jérusalem, ce n'est pas l'heure des boniments.

Ce n'est pas l'heure de la brillance.

C'est l'heure de contempler Jésus.

C'est l'heure d'aller à son école, de le prier de faire de nous un peu plus ses disciples.

Ce soir, il nous livre en cadeau le secret de sa vie.

*« Il n'y a pas de plus grand amour que de se dessaisir de sa vie pour ceux qu'on aime. »*

Il n'y a rien d'autre à ajouter. Il y a seulement à vivre.

Nous ne serons jamais jugés sur nos heures de prière, nos heures de doutes, de sécheresse ou nos heures d'enthousiasme, mais sur l'amour seulement.

Ce soir, ce n'est pas l'heure de faire de la "morale", de dire qu'il "faut" s'aimer, de dire qu'il "faut" s'entraider, ou qu'il "faut" être serviteur.

Cette heure, c'est celle de la contemplation.

En cette soirée du jeudi saint, ne regarder que Jésus.

Et découvrir son étonnante simplicité. La limpidité de ses paroles, la vérité de tous ces gestes.

C'est l'heure de regarder ses mains.

Elle ne serrent pas les poings ; elles ne jugent pas ; elles ne condamnent pas.

Il est au bord du lac de Tibériade, il appelle Simon Pierre. Sa main se tend : « Pierre, viens à la suite ». Sa main appelle...

Il s'approche de Jéricho : un aveugle est sur le bord du chemin. Les « comme il faut » voudraient qu'il continue sa route. On ne s'arrête pas pour quelqu'un qui, de toute manière, ne pourra pas vous admirer. Jésus s'arrête. Sa main se pose sur l'épaule de l'aveugle : « Que tu que je fasse ? »

- « Que je voie ! ». Mains qui soignent, touchent les yeux et redonnent la vue.

Ils sont ensemble sur la route qui conduit à la croix. Parole bouleversante de Jésus : « voulez-vous partir, vous aussi ? » Ses mains se désapproprient des disciples qu'il aime.

- « Mais à qui irions nous nous, Seigneur ? » Oui, à qui d'autre irions-nous ? Tu portes tellement en toi des mots qui nous conduisent du côté des possibles !

Des enfants courent et font du bruit. On voudrait qu'ils s'en aillent. Il s'en approche.

Mains posées sur la tête des enfants. Mains qui accueillent, qui aiment et qui bénissent.

A Cana, ses mains ouvrent la fête. Et le vin coule à flot.

Plus tard à Jéricho : son doigt indique un sycomore. Et Zachée est saisi : « qui donc est-il pour venir jusqu'à moi ? »

Mains ouvertes de Jésus. Regardons-les.

Et regardons nos mains : souvent crispées, tendues, qui gardent jalousement. Mains qui convoitent, ambitionnent, enserrant, ceinturent, ficèlent et emmurent. Mains qui se ferment et séquestrent.

Poings qui se dressent, frappent et crient bien trop souvent vengeance.

Son heure est venue. Ce qu'il fait bouleverse les conventions. Et l'Église, à sa suite, essaie maladroitement d'en être digne encore.

Il quitte la table. Voici Jésus en tablier. Christ à genoux. En lui, c'est Dieu qui regarde la vie d'en bas.

Il fait le geste que font les serveurs lorsque des invités arrivent dans une maison après une longue route brûlante. Un geste pour rafraîchir.

Guérir est important; remettre debout est une tâche utile. Rendre à d'autres la vie, c'est partager le désir même de Dieu. Mais rafraîchir la vie d'un frère, c'est important aussi. Et même plus que tout ! C'est le commencement de toute bonne nouvelle. C'est une des choses que nous rappelle cet évangile du jeudi saint : l'importance des choses mineures. Dès lors qu'on se décide à rafraîchir la vie, on est de ses disciples.

Celui que nous suivons, ce n'est pas un gourou, ce n'est pas un orateur.

Il n'est pas de ces hommes brillants qui, à force de brillance, finissent par aveugler.

Celui que nous aimons, c'est l'homme aux mains rafraîchissantes. Le signal est donné. Le sens ultime de notre vie c'est, à sa suite, d'être des serveurs.

Nous ferais-tu la grâce d'entrer dans cet étrange mystère ?

La suite ?

Une coupe, du pain : il les prend dans ses mains.

« *Ceci est mon corps* » dit-il en regardant ses disciples. « Ça c'est tout moi, pris, béni, rompu, donné. Et c'est tout vous aussi, petite communauté : vous êtes aussi mon corps. »

Nous devenons ses mains.

Lorsque nous nous rassemblons de temps à autres en mémoire de lui, nous sommes bien plus qu'une assemblée d'amis. Nous sommes son corps. Et rien de moins !

Notre assemblée devient l'espace transitionnel où le fini se mêle à l'infini, où notre chair trouve sa mesure d'éternité. Il n'est plus là mais il est là. Il était, il sera mais il est. Le pain qui passe dans nos mains – bien loin d'être un fétiche – est une trace de sa présence dans l'absence. Nous n'aurons jamais terminé de comprendre cet étrange mystère.

Quelle étrange aventure que d'être ensemble ainsi livré au monde pour dire l'incroyable et pourtant bien réelle tendresse de Dieu pour l'homme. Quelle étrange aventure que d'être institués comme un peuple chargé de rafraîchir le monde.

Dans nos incohérences, nos maladresses, nos pauvretés, nous devenons les témoins non pas d'abord d'un Dieu qui nous habite, mais d'un Dieu qui nous manque. La bouleversante nouvelle, c'est que dans cette humanité encore inachevée, nous recevons l'audace et le goût d'inventer là où nous sommes des gestes fraternels.

Mille chemins de services n'attendent qu'à être débroussaillés.

Que faisons-nous de nos mains ?

Des réponses s'amorcent dans le creux de la vie de chacun en murmurant en nous ce qu'il disait :

« *il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime* »...

Et « *vous ferez toute votre vie en mémoire de moi.* »